

Kosztolányi et sa controverse avec Antoine Meillet

Jusqu'à nos jours c'est surtout Kosztolányi traducteur qui a retenu l'attention de la recherche scientifique (Ferenc Baráth, György Rónay et surtout György Rába).¹

D'autre part, on pourrait se demander quelle est l'opinion des Français sur notre écrivain hongrois, Désiré Kosztolányi, car ce qu'on a traduit de lui en français n'est pas bien connu. Dans le "fonds Kosztolányi", qui est conservé au département des manuscrits de l'Académie des Sciences de Hongrie, il reste des lettres, des articles écrits en français, qui n'ont pas encore été examinés. Ces documents peuvent s'intégrer à une image d'ensemble.

"Il a traduit énormément..." écrit Gyula Illyés, dans l'introduction *Des poètes Etrangers*.² Il est presque impossible d'énumérer les écrivains traduits par lui: de Villon à Paul Valéry, de Hugo à Baudelaire ou de Balzac jusqu'à Henri Barbusse, de Molière à E. Rostand. Ces traductions embrassent toute la littérature française dans la variété de ses genres. Kosztolányi aimait beaucoup voyager, il a visité plusieurs fois la France (p.ex. en 1925, Grenoble), et là où il n'a pas pu aller dans la réalité, il y est allé grâce au tapis magique de ses traductions. Dans le IV^e tome de l'anthologie de ses oeuvres (*Lángelmék*), réunies par Gyula Illyés, nous trouvons 6 essais sur de grands écrivains français (racine, Maupassant, Anatole France, etc.), mais il en a connu aussi plusieurs autres. "Le principe de ses essais: Chercher honnêtement à tirer profit de tout le monde."³ Et il aurait voulu communiquer avec les écrivains français contemporains. C'était un des meilleurs ambassadeurs de notre littérature à l'étranger, mais il a aussi introduit chez nous les écrivains étrangers. C'était un vrai Européen.

Après l'examen du fonds, il n'apparaît pas de relations amicales réciproques. Les lettres malheureusement ne sont pas nombreuses, mais les dates sont significatives. Les documents se situent entre 1930 et 1932. En 1930-31 commence sa polémique sur la langue avec Antoine Meillet ; 1931, c'est l'époque de sa correspondance avec G. Duhamel, et en 1931 Duhamel lui rendra visite à Budapest. En mai 1931 commence le dixième Congrès du PEN Club à Budapest et dans l'été 1932, Kosztolányi est fait chevalier de la Légion d'Honneur. Entre 1927 et 1935, on traduit de lui il nouvelles en français.⁴ Dans le même temps, il faut ajouter les noms d'écrivains français que nous citerons par la suite: p.ex. Georges Duhamel, Jules Romains, qui étaient membres de la même société d'auteurs et se sont rendus à Budapest ; Maxime Beaufort et François Gachot, les traducteurs français des oeuvres de D. Kosztolányi, qui vivaient et travaillaient en Hongrie presque pendant la même période ; et enfin Mauriac, qui est un des écrivains français les plus aimés et les plus connus chez nous en ce temps-là.

A cette époque, les relations franco-hongroises reprennent: ce qui provoque la publication de nouvelles revues hongroises en français chez nous et à Paris (Revue Franco-Hongroise, Paris 1928 ; Revue des Etudes Hongroises, Paris, 1928-1935 ; Gazette de Hongrie, Budapest 1932-1943). Que dit Kosztolányi au sujet du rapprochement franco-hongrois ? Citons quelques phrases d'une de ses lettres non publiées.

La littérature française a un rapport très ancien et très profond avec la nôtre. Paris a toujours été un aimant pour nous autres, hommes de lettres: nos théâtres ont monté les pièces françaises avec beaucoup de soin depuis celles de Molière jusqu'à celles de Voltaire et Mme R. Et cette sympathie de vue concernant les théâtres et la littérature n'a jamais cessée, même pendant la guerre.

Ce rapprochement s'accroît de jour en jour. Avant la guerre, la première langue qu'un hongrois apprenait, c'était l'allemand. Mais depuis la fin des hostilités, tout a bien changé ; et l'on peut dire actuellement que la langue française est parlée dans presque tous les milieux, depuis les hautes sphères jusqu'à la classe ouvrière. Nous n'avons pas un grand magasin où un ou deux employés ne connaissent pas le français. L'intérêt de la jeune génération se tourne uniquement vers le français. Moi-même je constate ce revirement avec un grand plaisir. Je suis d'avis que ceux qui apprennent le français deviennent par cette étude, non seulement plus affinés par précision et la servante inexorable de votre langue, mais par cela ils en deviennent plus consciencieux. La langue française apprend à nos écrivains de tenir toujours la mesure et de rester modestes: elle nous enseigne à faire sentir la profondeur en effleurant les surfaces lisses. Selon moi, la beauté de l'art d'écrire en français est de cacher modestement et de montrer qu'une partie de notre savoir. C'est la beauté excellentement modeste.

A partir de 1930 nous voyons se développer aussi les relations de Kosztolányi avec les hommes de lettres français. Cette année-là on le nomme président du PEN Club, et en février on publie son essai et ses poèmes: "Etre ou ne pas Etre" dans la revue Nyugat ; "Pour la vie - pour la mort" ; "Europe". Nous sommes donc les témoins d'une attitude poétique transformée par une activité collective: on peut dire que pour lui, il s'agit d'une mission.⁵

Quelle valeur accorder à un Hongrois aujourd'hui ? - Telle est la question qu'il pose lors de sa polémique pour la défense du hongrois dans une lettre ouverte à Antoine Meillet, publiée le 16 juillet 1930 dans la revue Nyugat. La revue Mondiale publie le même essai traduit en français par László Gara le 15 janvier 1931, à Paris.⁶ Défense d'une Langue Nationale, tel est le titre de sa lettre ouverte à Antoine Meillet, professeur de philologie comparée au Collège de France. Dans son ouvrage: "Les langues dans l'Europe nouvelle" (1^{ère} éd. 1918-2^e éd. 1928). Meillet estime que "la situation linguistique de l'Europe d'aujourd'hui est paradoxale". A son avis, il y a une surabondance de langues en Europe ; il y en a trop, et puisqu'il y en a trop, le savant philologue ne se fait pas scrupule d'en malmenner quelques-unes. Pas de grâce pour le magyar, qui s'obstine à vivre alors qu'il aurait du disparaître avec la caste oligarchique qui l'a imposé ; "il ne porte pas une civilisation originale", "sa littérature n'a pas de prestige". Nous connaissons bien cette polémique. Kosztolányi même le combat

avec un brio remarquable pour le droit de vivre de la langue hongroise. Une langue, dit avec Kosztolányi, est un phénomène vivant et non une création de logique abstraite ; elle dépend de facteurs psychologiques, elle s'est développée suivant les modes de pensées, les besoins d'expression d'une nation. Sera-t-elle condamnée parce qu'elle est parlée par un moins grand nombre d'individus que telle autre ? Et l'écrivain hongrois de s'étonner qu'un savant ait pour les langues tantôt faveur et tantôt répugnance, alors que chacune doit être pour lui objet de connaissance, offrent à l'étude un modèle original et intéressant.

Deux journalistes parisiens réagissent dans ce débat plein d'intérêt. L'un de ces articles signé d'André Thérive paraît le 14 février 1931, l'autre en avril 1931 dans la revue Franco-Hongroise.⁷ L'écrivain de la Revue Franco-Hongroise donne raison à Kosztolányi: "poète, romancier, critique, auteur de traductions excellentes, il a donné dans tous les domaines littéraires des preuves d'un incontestable talent, et parmi les écrivains hongrois jouit d'une réputation méritée". Pour nous, l'article de l'Opinion, en raison de son objectivité, est encore plus intéressant. André Thérive remercie la Revue Mondiale d'avoir publié le manifeste de Désiré Kosztolányi, le président du PEN-Club de Budapest, excellent critique et romancier. Le texte lui paraît clair, spirituel, modéré: aimablement ironique dans la passion, il est très instructif sur bien des sentiments aujourd'hui fort communs. Selon André Thérive, les arguments de Meillet ne paraissent pas convaincants ; il paraît évident, en particulier que le hongrois, a une littérature intéressante. Mais il conclut: "Ce qui compte seul, c'est qu'une langue isolée dans son particularisme semble promise à un sort bien pauvre dans le monde moderne, où fatalement la communication des hommes s'établit au moyen de deux ou trois grandes langues de civilisation. C'est un fait que les nations moyennes et petites ne peuvent se passer d'être presque bilingues aujourd'hui. La civilisation générale s'établira forcément au moyen de deux ou trois grands idiomes civilisés, parmi lesquels il importe que le français garde sa place."

Il semble que, dans cette polémique, Kosztolányi n'ait pas eu beaucoup de succès auprès du public français. Mais le 31 décembre 1932, il revient de nouveau sur ce thème dans une situation intéressante. Ce jour-là, 10 journalistes français, représentant les plus grands journaux français, ont visité Budapest.⁸ La Société Littéraire Franco-Hongroise et la Société la Fontaine ont organisé une soirée littéraire en leur honneur. C'est là que Désiré Kosztolányi fait une conférence en français des plus réussies: "De l'instrument de la littérature hongroise".⁹ L'instrument, c'est naturellement la langue. "Parler d'une littérature à un auditoire ne connaissant pas la langue de cette littérature est presque une impolitesse." C'est pourquoi il ne parle pas de la musique de notre littérature, mais de son instrument. L'instrument du poète est la langue en laquelle il s'exprime et dont il se sert. Selon une statistique française, la langue hongroise occupe la onzième place parmi les 120 langues parlées dans l'Europe d'aujourd'hui. Après avoir présenté l'histoire de notre langue, Kosztolányi parle aux auditeurs français du caractère expressif, sombre, suggestif, de la langue hongroise. Enfin il conclut: "Le caractère hongrois diffère donc beaucoup du

caractère français, mais il y a aussi entre nous maintes affinités. C'est pourquoi nous fûmes toujours attirés vers les Français. L'esprit latin ne fut jamais étranger en ces parages.

L'ancienne Autriche, avec laquelle nous vivions en communauté politique, déploya de tout temps une activité incroyable pour dérober la France à notre vue et la Hongrie à la vôtre. Pendant quatre siècles, elle éleva entre nous une muraille artificielle. Néanmoins, nos poètes et écrivains ont su franchir cette muraille et se précipiter vers Paris, leur seconde patrie, vers la France, - leur foyer intellectuel.¹⁰ Est-ce que les journalistes français ont compris la logique de la pensée de Kosztolányi ? Probablement pas. Peut-être n'avaient-ils même jamais rien lu de cette polémique avec Antoine Meillet. Mais la conférence de Désiré Kosztolányi eu, on s'en doute, un grand succès à Budapest.

Mais revenons à 1932: c'est une année très importante pour une autre raison aussi. C'est à Budapest que se tenait le congrès international des PEN Clubs. Dans le PEN Club Hongrois, il y a le "Comité des Trois", c'est-à-dire le conseil présidentiel (au lieu d'un seul président) ; avant le congrès, en effet les luttes intestines entre les "anciens" et les "modernes" s'étaient terminées par le compromis classique, c'est-à-dire l'union sacrée entre Ferenc Herceg, Jenő Heltai, et le plus jeune, Désiré Kosztolányi.¹¹ Le fonds Kosztolányi nous apporte des surprises à propos de cet événement: les articles des journaux français de l'époque, c'est-à-dire de 1932.¹² L'un de ces articles a pour but de présenter le PEN Club Hongrois et Désiré Kosztolányi. C'est un pur poète. Amoureux de sa langue natale, personne ne connaît mieux que lui la musique des mots, et n'en jouit davantage. A une époque si peu favorable à la poésie, Kosztolányi garde une foi profonde dans sa vocation... Mais si Kosztolányi est un poète excellent, il n'est pas un moindre romancier. Son *Empereur Sanglant* est depuis longtemps traduit en anglais et en allemand et sa Chère Anne imprime sa marque dans l'histoire du roman hongrois. (Les Nouvelles Littéraires) Les participants au dixième congrès international des PEN-Club se sentent bien à Budapest. Il y a des discours, des banquets, des séances officielles, ils peuvent retrouver une des plus splendides capitales de l'Europe, "la ville des lilas et des acacias". Mais le congrès va s'ouvrir. Réussiront-ils à travailler utilement en vue d'une meilleure entente internationale, sans jamais faire de politique ? Deux cent cinquante hommes et femmes de lettres de tous les pays vont devoir résoudre ces problèmes en quatre jours aux cours de quatre séances. Le correspondant souligne: "On nous reçoit de façon magnifique. Le faste, la grâce, la gentillesse de l'hospitalité "magyar" nous ravissent". Ils rencontrent des écrivains hongrois (p.ex. Babits, Kosztolányi) courtois et galants, discourant sans difficulté en cinq ou six langues.¹³ Dans ces articles, ils s'agit surtout de Kosztolányi, car c'est grâce à lui que le congrès a été bien organisé. C'est un vrai succès pour Kosztolányi devant les français aussi, bien qu'il ne soit pas à ce moment le président officiel du PEN Club. Cela ne fait rien ! Au cours de l'été 1932 il reçoit le diplôme de Chevalier de la Légion d'Honneur, avec Sándor Eckhardt et Sándor Hevesi. A propos de cette distinction, il reçoit une lettre amicale d'Aurélien Sauvageot. Voici sa réponse (une lettre du fonds non publiée, pleine d'humour, pleine d'esprit):

Mon Cher Ami,

Je vous remercie infiniment de vos lignes très amicales. La distinction que je viens de recevoir de la République magnanime n'est pas pour moi si modeste que vous aviez l'amabilité de le dire. Elle est très haute et très grande venant d'un pays que j'ai toujours estimé comme ma patrie spirituelle.

Je regrette aussi de ne pouvoir vous rencontrer dans les rues de Budapest et ne pouvoir entendre votre voix. Mais je vous assure néanmoins que vous n'êtes pas absent. Je m'entretiens presque chaque jour avec votre dictionnaire, que je ne consulte pas mais que je lis du commencement jusqu'à la fin comme une lecture passionnante. Oh la douceur de la philologie ! Vous nous avez rendu un fier service. Grâce à vous, nos générations futures sauront déjà le français. Et si mon français n'est pas encore impeccable, imputez ça, Cher Ami, à vous-même: vous nous devez encore l'autre partie de ce chef d'oeuvre linguistique du (SIC) "Hongrois-Français", que nous attendons tout impatientement. Dans notre langue, "Sauvageot" n'est plus un nom propre: il est devenu un terme commun. On en parle déjà comme d'un objet, et on vous prononce toujours (c'est le signe de la grandeur), avec un "S" minuscule. Et c'est votre gloire hongroise. J'ai entendu l'autre jour un gosse disant: "passe-moi mon Sauvageot". Et j'en étais très fier.

Recevez, Cher Sauvageot, en même temps que cette confiance, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Votre D.K.

Il est clair que cette distinction est pour Kosztolányi un encouragement pour l'avenir ! Mais l'été suivant, en 1933, il tombe très malade, il n'a plus beaucoup de temps devant lui.

Les documents examinés par nous jusqu'ici ont trait à la période 1930-1932. Ce que nous pouvons encore analyser de la période suivante a été publié après sa mort. Après sa mort, La Nouvelle Revue de Hongrie publie un article de Kosztolányi: "Notre langue - notre forteresse..."¹⁴ "Ma langue maternelle est le hongrois et je m'exprime en hongrois: ce fait est le plus grand événement, le plus grand et le plus incomparable de ma vie. Ce n'est pas quelque chose d'extérieur comme mon veston ou même comme mon corps. C'est infiniment plus important que la hauteur de ma taille ou bien ma force physique. Il est en moi, au fond de mon être, dans mon sang, dans mes centres nerveux, comme un secret métaphysique. Dans cette vie unique c'est le seul moyen qui me permettra de me manifester. J'y pense très souvent, chaque jour. Aussi souvent qu'à ma naissance, à ma vie et à ma mort."¹⁵ Ce qui est intéressant ici, c'est que Kosztolányi lui-même

avait traduit en français cet essai désignant sa langue maternelle comme le plus grand événement de sa vie. C'est un message: de son magyarisme et de son européenisme.

Des documents cités, se dégagent des enseignements sur les relations de Désiré Kosztolányi avec la France. Mais ces documents, nous permettent aussi de comprendre la profession de foi de son poème l'Europe.

KOSZTOLÁNYI

EUROPE ! C'est toi
C'est vers toi que va mon chant
Dans le trouble aveugle de notre siècle,
Et pendant que d'autres t'enterrent au son des toscins dans la nuit,
Je te salue avec un dithyrambe sonore
Je te dis bonjour.

O continent ancestral
Vieux, grelé, saint, auguste,
Educateur des âmes, filtrant les goûts et les odeurs,
Miraculeux au front large, lettré,
Vieille Europe.

Je lutte pour toi, même si tu es une marâtre,
A toi je heurte ma bouche, et je voudrais avoir des baisers qui t'ensorcèlent,
Et j'aimerais t'asservir par mes paroles pour que tu finisses par m'aimer.

Qui pourrait m'enlever d'ici,
Qui pourrait m'arracher à tes seins ?
N'ai je pas été ton fils fidèle et probe ?
Ne me suis-je pas assis des nuits durant
A la lumière de ma lampe, depuis mes jours de gosse
Pour apprendre ta leçon,
En écoutant, en admirant les paroles de cent langages,
Jusqu'à ce que chaque parole se soit glissée dans mon coeur ?
Depuis lors, on a compris mon bredouillement,
J'ai des centaines de parents, ou que j'aïlle,
En quelque lieu où je sois jeté, j'ai des milliers de frères.

Et-vous, bardes de peuples lointains,
Poètes, luttez, plaidez pour nous dans vos pays,
Plaider contre ceux qui sont contre nous
Plaidez pour nos mères

Et nous allons plaider chez nous pour vous,
 Pour que vos mères puissent vivre.
 Criez ensemble,
 Esprits courageux de l'Europe, poètes,
 Dites que c'est le fauve lâche qui se sache dans son gîte,
 Et que ce n'est que la taupe aveugle qui se creuse un tunnel.
 Chantez ensemble,
 Lumières, princes, princes des esprits,
 Dites que c'est l'âme qui est notre château-fort, que notre château-fort est un
 château de nuées,
 C'est cette forteresse-là que nous bâtissons jusqu'au ciel, par amour opiniâtre
 et dur
 Et avec des paroles éthérées.
 Recommencez à bâtir, poètes,
 Soldats de la forteresse éthique.

(Trad. A. Prudhommeaux et Z. Sárffy.)

NOTES

- 1 Ferenc Baráth, *Dezső Kosztolányi*. Zalaegerszeg, 1938, pp. 118-127; György Rába, *Szép hűtlének*. Budapest, 1969, pp. 215-318; György Timár, "Egy Versfordító dilemmái", in *A műfordítás ma*, Budapest, 1981, pp. 347-378.
- 2 Dezső Kosztolányi, *Idegen Költők*. Budapest, 1942, pp. 7-8.
- 3 Dezső Kosztolányi, "Lángelmék", *Nyugat*, p. 5.
- 4 György Sárfrán, *L'héritage littéraire de Désiré Kosztolányi*, MTAK 11. Budapest, 178. Ms 4619/91-106.
- 5 V. Ferenc Kiss, *Az érett Kosztolányi*, Budapest, 1979 pp. 505-529.
- 6 Les nouvelles de la revue *Nyugat*, février 1931; *op. cit.*, Sárfrán, Ms 4619/94. Désiré Kosztolányi, *Défense d'une Langue Nationale*. Trad. László Gara 13 f. *La Revue Mondiale Paris*, 15 janvier 1931.
- 7 *Op. cit.*
- 8 La visite des journalistes français à Budapest, 31 décembre 1932, n-45, pp. 101-103.
- 9 *Op. cit.*, Désiré Kosztolányi, *L'instrument de la littérature hongroise*.
- 10 *Op. cit.*
- 11 Pen-Club Poets, Essayists, Novellists, fondés en 1921. Le Pen-Club Hongrois est fondé en 1926. Son premier président était Jenő Rákosi, le deuxième Désiré Kosztolányi, de 1930.
- 12 *Op. cit.*, Sárfrán, Ms 4627/14. Les participants du dixième congrès international des Pen-Clubs à Budapest, par Tibor Koeves, *Les Nouvelles Littéraires*, p. 97; Le congrès des Pen-Clubs par Léon Kochnitzky, *Les Nouvelles Littéraires*. Ms 4627/13; Un article du journal *Le Temps*, lundi 18 avril 1932. Ms 4627/12.
- 13 Lettres, Sciences et Arts. Le congrès du P.E.N. Club. Gazette de Hongrie, le 21 mai 1932 n. 20.
- 14 *Op. cit.*, Sárfrán, Ms 4619-105. Notre Langue-notre forteresse... traduit en français par Kosztolányi. Nouvelle revue de Hongrie
- 17 *Op. cit.*